

L'orage

Le seuil franchi, j'aperçois mon répondeur qui clignote frénétiquement de son unique petit œil rouge. J'appuie sur la touche message, une voix suraiguë d'hôtesse de l'air avec des chamallows plein la bouche, me déclare sans hésitation aucune :

« Vous – avez – quatre – nouveaux – messages... biiiiiii... ! »

« Salut Franciche, c'est Armando ! Dis-moi, il va me manquer un ou deux sacs de plâtre... si tu finis pas trop tard avec le petit, passe me voir... Euh... ! sinon j'me démerde, salut ! » biiiiiii... !

« Mais non ! Aaaaaaah... tu m'agaces à la fin, j'te dis que c'est le répondeur... ! Vas-y parle ! Allôôôô, mon petit Francis, c'est mâtââame Dubreuil à l'appareil ! Oui... Ooooooh... ! dites-moi, nous sommes vraiment... vraiment très satisfaits mon mari et moi-même de votre équipe ! Votre petit peintre, là ! Il a fait des miracles, Aaah, c'est géniaâl ! Ha ha ! Dis-lui qu'il vienne chercher son chèque ! Hein ?... Ah oui ! Vous viendrez, qu'on vous règle le solde comme convenu. Votre petit chèque est là qui vous attend, bien au chaud ! Au revoir mon petit Franc... » biiiiiii... !

« Mon petit Francis, c'est encore môa ! Madame Dubreuil. Mon époux me dit que votre carreleur a oublié deux sacs de... de quoi chéri ?... De plâtre ! De plâtre, c'est étonnant le plâtre ! Ha ha ! dans la remise, ça ne gêne pas, remarquez ! M'enfin ils sont là, ils vous attendent. Allez, au revoir mon petit Francis !... C'était encore le répon... Oui, c'était encore le répondeur ! » biiiiiii... !

« Francis... ! C'est Pénélope, j'avais envie de te parler. »
biiiii... !

« Fin – des – nouveaux – messages... »

Bordel, que la vie est compliquée... Voyons, me dis-je, si je donne les deux sacs de plâtre oubliés à Pénélope et le chèque des Dubreuil à Armando, ou le contraire, est-ce que Paul va surgir avec un paquet de Craven à la main ? Et à l'instant du jugement dernier, est-ce que Corinne va me pardonner tout ça ? Pourquoi faut-il que ça m'arrive à moi ? J'aurais très bien pu être dans la Panda ce jour-là. Est-ce que j'aurais réussi à la sauver ? Est-ce qu'à quarante et un ans mon cœur peut exploser comme une merde pour une lolita... ? Dans l'immédiat il me faut boire quelque chose de fort. Je fais une descente dans mon petit bar, je prends la première boutanche qui me tombe sous la main. Un vieil armagnac, pourquoi pas ? La bouteille n'a jamais été ouverte, c'est parfait. Je me mets en slip et m'allonge sur le canapé. Ah Seigneur, dire que je n'avais aucun souci dans le ventre de maman. J'étais sourd, aveugle et muet. Aucun désir, aucune mémoire, pas de pénis entre les jambes, juste une paille dans le nombril, une ligne directe avec Dieu...

Le lendemain matin, il fait un temps magnifique. Mais j'ai une serpette plantée dans le cuir chevelu et du plomb fondu a remplacé ma pauvre cervelle. La douche glacée que je viens de prendre n'a rien changé. Le peigne dans mes cheveux creuse des sillons de douleur en produisant un bruit de moissonneuse-batteuse et on a remplacé mes cotons-tiges par des marteaux piqueurs. Je n'ai pas fumé une seule cigarette depuis hier, par

L'orage

contre la bouteille d'armagnac a pris une sacrée claque. Ce matin, je paye cher mon spleen et mes délires de la veille.

Je suis en train de boire un café force cinq, lorsque j'entends un Airbus qui s'apprête à atterrir dans mon jardin. C'est la moto de Paul.

« Salut la compagnie !

— Oh, je t'en supplie Paul, si tu peux éviter de crier.

— Mais je crie pas.

— Bon, alors dis plus rien, s'il te plaît.

— Houlala ! la tête dans l'cul que t'as ce matin.

— Ouais, je suis loin d'être en pleine bourre... tu veux un café ?

— Toi, t'as la gueule d'un mec qu'a fait la teuf. Je me plante ?

— Tu le veux ce café, oui ou merde ?

— J'aurais préféré un vieil armagnac mais vu que la bouteille est vide, dit-il en faisant semblant de lire l'étiquette. Va pour un café.

— D'abord, la bouteille n'est pas vide... Enfin, pas vraiment... ensuite, tu la reposes tout de suite où elle était et tu viens t'asseoir, tu bois ton jus et tu ne bouges plus... Je sens que je vais vomir.

— Dis-moi Francis, on travaille pas aujourd'hui ?

— Moi, je ne travaille pas ! Toi tu vas finir... Il reste trois fenêtres à peindre et deux portes, je t'ai laissé la sauce et tes brosses sur une bâche dans le couloir. Tu n'as pas besoin de moi et puis dans l'état où je suis, je ne pense pas pouvoir supporter les odeurs de peinture... ça va, le programme te convient ?

— Si Señor ! Et Armando, il fait quoi ?

- Oh ! Armando, il est dans les plâtres... il a d'ailleurs une fâcheuse tendance à semer des sacs partout, cet enculé.
- Bon ! Eh bien, j'y vais... plus vite j'aurai fini... dit-il en se levant.
- À la vitesse où tu bosses Paul, t'en as pour quatre heures maxi. Il est huit heures trente... allez, à treize heures, tu peux être chez toi. Demain repos, tu me lâches... et samedi, et dimanche. Lundi, rendez-vous ici tous les trois, qu'on s'organise pour Binette, liste du matos et tout.
- On fait comme ça ! Allez, à bientôt et soigne-toi... hein ?
- Ouais, ouais... salut Paul. Démarre ta chiotte un peu plus loin, please. »

Qu'y a-t-il de pire qu'une vilaine cuite ? Tout de suite, j'inventorie toute une série d'horreurs qui me font frémir. Il suffit d'ouvrir n'importe quel journal au hasard, et de lire les gros titres pour s'en rendre compte. Du coup, je me sens un peu mieux. Les deux aspirines, englouties à jeun, y sont peut-être aussi pour quelque chose. Je m'appête à me resservir un café, quand le téléphone sonne.

« Allô ! dis-je inspiré.

- *Bonjour monsieur, j'aimerais parler à monsieur Francis Guillaumin s'il vous plaît.*
- Oui, c'est lui-même.
- *Ah ! bien, je me présente, Maurice-Benoît Billon, notaire à Lavaut. J'ai eu vos coordonnées par un de mes clients, monsieur Hollait, Henri Hollait, vous connaissez peut-être ? Non... Oui, oui je sais, avec un nom pareil il peut remercier ses parents ! Ah ha ! un homme charmant, au demeurant, qui ne se déplace jamais sans son tracteur...*

L'orage

mais c'est une autre histoire. Dites-moi, je vous appelle car je désirerais faire... heuhum ... ! quelques petites transformations dans mon étude. En conséquence, si vous pouviez passer me faire un devis... ?

— Oui, bien sûr maître. Mais vous désiriez peut-être faire exécuter ces travaux pendant les vacances d'été ? Auquel cas, je...

— *Non, non ! Je ne suis pas pressé, j'imagine que vous avez un planning chargé. C'est surtout pour avoir une idée du prix, comprenez-vous ?*

— Oui, je vois. Et... quand pourrai-je passer ?

— *Euh... ! attendez... disons mardi quatorze heures. C'est possible ?*

— Mardi, quatorze heures. Entendu ! Votre étude est bien dans la rue Cacheux ?

— *Oui, au numéro huit. Bon, eh bien je vous remercie monsieur Guillaumin. Je vous souhaite une très bonne journée, à mardi ! Au revoir monsieur...*

— Au revoir maître. »

Nom de dieu... de nom de dieu... de bordel de merde ! J'en ai les jambes coupées. Billon, le père Billon en personne, le père du mort... C'est pas croyable cette affaire, le monde est trop petit... j'habite sur un confetti ! Pire, dans le trou du cul d'un confetti. Mais pourquoi ai-je quitté Paris ? De sublime anonyme au cœur de la fourmilière, je me retrouve subitement catapulté sur la place d'un village, tout nu, un jour de marché, et des projecteurs énormes sont braqués dans ma direction. Rraaaaah... ! je m'en veux à mort. J'avais espéré des eaux calmes, une petite barque, un chapeau de paille, des cerises autour des oreilles... mais en réalité, je suis agrippé

La camisole des anges

furieusement au bastingage du Titanic le quatorze avril mille neuf cent douze. La vie n'est-elle qu'une effroyable méprise ?

J'ouvre ma porte d'entrée et je m'assois sur le seuil. Le soleil n'est pourtant pas très haut mais il fait une chaleur infernale. Mon mal de tête a pratiquement disparu, c'est déjà une bonne chose. Je regarde la campagne alentour, toute cette herbe, toutes ces feuilles dans les arbres, toutes ces petites fleurs... On était pourtant bien, là, tous les deux... On riait tout le temps comme des gosses, on s'aimait... on s'aimait partout. Partout, il y avait des jeux, de la gaieté, du plaisir. T'en souviens-tu Corinne ? Lorsque la vie n'avait pas plus de poids qu'un pétale de rose. Je me noyais volontiers dans l'ineffable océan de tes yeux... Oh, mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi m'avoir rendu inutile sur cette terre ? Qu'ai-je donc fait de si terrible pour me contraindre à vivre ces tourments ? Sans doute, faut-il naître. Sans doute, faut-il mourir. Mais ne pouvais-tu prolonger le bonheur ? Qu'as-tu cru ? Que nous ignorions ton existence ? Tu me voulais, pauvre humain racontant ma misère. Tu me voulais meurtri, vidé de toute sève. C'est gagné. Mais pourquoi tant de cruauté ? N'es-tu pas celui en qui nous croyons ? Mon chagrin te transcende-t-il ? En quoi ma miséricorde te glorifie-t-elle ? Je pourrais tout autant dynamiter l'église du village, écraser tes fleurettes, tronçonner tous tes arbres, foutre le feu aux champs, évacuer mon malheur. Je n'en ferai rien, ce serait peine inutile. J'ai vu ce dont tu es capable... je ne te ressemble pas. Après m'avoir arraché le cœur, sache que tu n'auras plus rien de moi. Plus la moindre prière...

J'en suis là de mes rancœurs solitaires, quand je vois la camionnette d'Armando qui dévale la route dans un nuage de poussière. Ce con me pourrit le paysage.